

LE  
**CAFÉ DU ROI**

OPÉRA-COMIQUE

EN UN ACTE

PAROLES DE M. HENRI MEILHAC

MUSIQUE DE M. LOUIS DEFFÈS



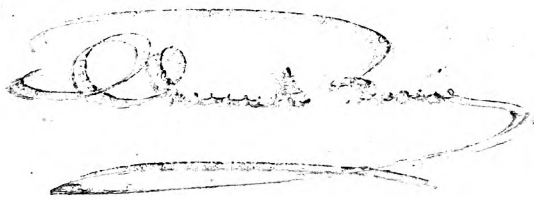
PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1862

Tous droits réservés



LE  
**CAFÉ DU ROI**

OPÉRA-COMIQUE

Représenté à Ems (grand-duché de Nassau), le 17 août 1861

Représenté pour la première fois, à Paris, au THÉÂTRE-LYRIQUE, le 16 novembre 1861

## PERSONNAGES

---

LE BARON DE GONESSE..... M<sup>lle</sup> GIRARD.  
LE MARQUIS..... M. WARTEL.  
GILBERTE..... M<sup>lle</sup> BARETTI.

Versailles. — 1733.

---

S'adresser, pour la mise en scène, à M. ARSÈNE, régisseur général,  
au Théâtre-Lyrique.

---

# LE CAFÉ DU ROI

---

Un salon dans l'appartement du marquis, à Versailles. Portes au fond et à droite. A gauche, une fenêtre. Sur le premier plan, une table, avec tout ce qu'il faut pour faire du café. Une petite porte près de la fenêtre. — Deux heures du matin.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

(La scène est vide. On entend chanter le refrain d'une chanson de table.)

CHŒUR.

Si l'on ne pouvait s'amuser,  
A quoi servirait la puissance ?  
Qui veut Paris pour un baiser ?  
Pour cent baisers qui veut la France ?

Le ciel est noir, disent les fous,  
L'orage vient. Laissons-les dire ;  
Laissons-les trembler : le navire  
Durera toujours plus que nous.

(Entre le baron, légèrement troublé.)

LE BARON.

D'Ayen finira mal... Il chante des choses qui sont véritablement un peu fortes : c'est très-joli ce qu'il vient de chanter là... Hum ! hum ! (Il essaye de chanter.)

Qui veut Paris pour un baiser ?  
Pour cent baisers qui veut la France ?

Voilà bien les paroles... quant à l'air, ce n'est pas cela. (Il chante.)

Pour cent baisers qui veut la France ?

(Entre le marquis.)

## SCÈNE II.

LE BARON, LE MARQUIS, du fond, fermant les portes.

LE MARQUIS.

Admirable !

LE BARON.

Vous trouvez ?

## LE CAFÉ DU ROI.

LE MARQUIS.

Charmant... étourdissant!...

LE BARON.

Vrai?... Cependant ce n'est pas ce que l'on vient de chanter.

LE MARQUIS.

Si fait, c'est le même air, mais avec plus de grâce, plus de sentiment.

LE BARON.

Non, vous dis-je. Chantons ensemble... vous verrez bien.  
(Ils chantent tous deux.)

Qui veut Paris pour un baiser ?  
Pour cent baisers qui veut la France ?

LE MARQUIS, chantant et tâchant d'imiter le baron.

Vous voyez, je chante cet air absolument comme votre ma...

LE BARON.

Chut! Je vous ai dit, en consentant à venir souper chez vous, que c'était le baron de Gonesse qui acceptait votre invitation... seulement le baron de Gonesse... entendez-vous?...

LE MARQUIS.

Parfaitement, monsieur le baron.

LE BARON, allant s'asseoir près du guéridon.

Cela dit, cher marquis, vous êtes le plus parfait courtisan que je connaisse.

LE MARQUIS.

Comment!

LE BARON.

Vous chantez faux pour me persuader que je chante juste... c'est très-beau, et, tenez, voilà encore une flatterie très-délicate.  
(Il montre la cafetière.)

LE MARQUIS.

Comment!...

LE BARON.

Cette cafetière toute préparée... n'est-ce pas un peu parce que vous savez que j'adore le café et que j'aime à le faire moi-même ?

LE MARQUIS.

C'est une habitude que j'ai aussi.

LE BARON.

Je parierais que c'est un peu à cause de moi que vous l'avez prise; cette habitude.

LE MARQUIS.

Assurément je ne saurais mieux faire qu'en imitant M. le baron.

LE BARON.

Je vous l'ai dit, vous êtes le plus délicat des courtisans ; mais c'est égal, vous ne m'aviez pas persuadé, et je demeure convaincu que je chante faux.

LE MARQUIS.

Non, monsieur le baron, vous ne chantez pas faux... peut-être y a-t-il çà et là, dans votre chant, quelques légères imperfections.

LE BARON.

Vous en convenez.

LE MARQUIS.

Ce sont des taches imperceptibles qu'il serait très-facile de faire disparaître.

LE BARON.

Il serait très-facile... comment cela ?

LE MARQUIS.

Il suffirait de consentir à écouter pendant quelque temps une jeune personne qui a une voix admirable.

LE BARON.

Oh ! oh !

LE MARQUIS.

Et qui est d'une grande beauté.

LE BARON, se levant.

Cela devient intéressant... Une grande beauté, dites-vous ?

LE MARQUIS.

Oui... et une voix admirable !

LE BARON.

Mais c'est un trésor, un véritable trésor !... Où est cette jeune fille ?

LE MARQUIS.

Elle est ici.

LE BARON.

Ici?... De sorte que je pourrai... l'entendre chanter.

LE MARQUIS.

Tout à l'heure... si cela vous est agréable.

LE BARON.

Ah ! marquis, vous êtes un homme charmant !

LE MARQUIS.

Je suis heureux de pouvoir donner une preuve de mon dévouement à monsieur le baron de Gonesse.

LE BARON.

Le baron de Gonesse s'en souviendra... Ainsi, cette jeune fille...

LE MARQUIS.

Je vous demanderai la permission de lui annoncer l'honneur que M. le baron veut bien lui faire... Elle ne sait pas qu'elle est à Versailles.

## LE CAFÉ DU ROI.

LE BARON.

Ah!... elle ne sait pas!

LE MARQUIS.

Si je lui avais dit que c'est à Versailles que je l'amenais, elle aurait peut-être refusé de venir.

LE BARON.

Vous croyez?

LE MARQUIS.

Je le craignais... Aussi, j'ai imaginé une petite histoire, et elle est venue.

LE BARON.

Vous avez beaucoup d'esprit. Comment appelez-vous cette jeune fille?

LE MARQUIS.

Gilberte.

LE BARON.

Joli nom!... Parlez-lui donc; je vais, moi, boire encore un peu de vin de Champagne. (Il sort par le fond à gauche, en refermant la porte.)

## SCÈNE III.

LE MARQUIS, seul. Il va à la porte de droite.

Hein! quelqu'un!... (Entre un domestique.) Faites entrer la personne qui attend. (Le domestique sort.) Pourvu que cette petite Gilberte n'aille pas s'indigner... bon! quand elle saura... (Entre Gilberte.)

## SCÈNE IV.

LE MARQUIS, GILBERTE, toilette très-simple; elle entre de droite.

GILBERTE.

Où suis-je, ici, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Mais vous êtes chez le protecteur éclairé dont je vous ai parlé.

GILBERTE.

Jurez-moi qu'en me disant ce que vous m'avez dit, vous ne m'avez pas trompée.

LE MARQUIS.

Je ne vous ai pas trompée du tout : vous aimez un jeune compositeur plein de talent, et qui aura une position superbe... dès qu'il aura pu faire représenter son premier opéra, chose qui, il paraît, est assez difficile?

GILBERTE.

Hélas! oui.

LE MARQUIS.

Je vous ai dit que je n'étais pas moi-même assez puissant pour briser les obstacles qui s'opposent au début de l'homme que vous aimez; mais que si vous le vouliez, je vous conduirais chez un grand personnage qui aime beaucoup la belle musique, et qui n'aura qu'un mot à dire pour que les portes de l'Opéra s'ouvrent à deux battants devant le mérite de votre adorateur.

GILBERTE.

Et ce grand personnage?

LE MARQUIS.

Vous êtes chez lui.

GILBERTE.

Son nom?

LE MARQUIS.

Son nom importe peu. Entrez là. (Il désigne la porte de gauche.) Deux femmes de chambre vous y attendent; elles se mettront à votre service.

GILBERTE.

Pourquoi faire?

LE MARQUIS.

Pour vous aider à vous parer des présents que l'on vous envoie.

GILBERTE.

Des présents!... Qu'est-ce que c'est que ces présents?

LE MARQUIS.

Mais des diamants, sans doute, des dentelles.

GILBERTE.

Qui est-ce qui m'envoie cela?

LE MARQUIS.

Le grand personnage qui vous...

GILBERTE.

Ah! j'ai peur!

LE MARQUIS.

Vous êtes une enfant!... Des diamants, des dentelles... qu'est-ce que cela a d'effrayant?

GILBERTE.

Où suis-je ici, je veux le savoir?... (Elle va à la fenêtre.) Ah! malgré la nuit, je reconnais Versailles... c'est Versailles!... Vous ne m'aviez pas dit!...

LE MARQUIS.

Eh bien, oui, vous êtes à Versailles.

GILBERTE.

Ainsi ce grand personnage, c'est...

LE MARQUIS.

En connaissez-vous un qui puisse mieux vous faire obtenir...



## LE CAFÉ DU ROI.

GILBERTE.

Je veux partir!

LE MARQUIS.

Doucement.

GILBERTE.

Je vous dis que je veux partir!

LE MARQUIS.

Oh! non... Vous êtes venue ici pour obtenir une grâce, vous ne partirez pas avant de l'avoir obtenue.

GILBERTE.

Oh! c'est indigne!... (Entre le baron.)

## SCÈNE V.

LE BARON, LE MARQUIS, GILBERTE.

LE BARON.

Marquis!...

LE MARQUIS.

Monsieur le baron!...

LE BARON, bas.

C'est là la personne?

LE MARQUIS.

Oui.

LE BARON, bas.

Vous aviez raison... elle est charmante... (Haut.) Ils s'endorment là, à souper. Allez un peu les réveiller, marquis... allez!

LE MARQUIS, du fond.

Oui, monsieur le baron. (Il s'incline profondément et sort en refermant la porte.)

## SCÈNE VI.

LE BARON, GILBERTE.

LE BARON, à part.

Elle est vraiment très-jolie... J'ai dix-huit ans... je suis roi, et ce qu'ils m'ont soufflé à l'oreille pendant le souper...

GILBERTE.

Monsieur le baron, c'est bien ainsi que l'on vous appelle, n'est-ce pas?

LE BARON.

Oui, mon enfant, le baron de Gonesse.

GILBERTE.

Si j'en juge par la façon dont cet homme vous a parlé,

dont il vous a salué, vous avez une certaine puissance à Versailles?

LE BARON.

Assurément... Je crois qu'après le cardinal, les favoris du cardinal et les favoris de ces favoris, c'est moi qui ai le plus de crédit.

GILBERTE.

Vous êtes bien avec le roi?

LE BARON.

Il m'aime beaucoup. Les méchantes langues prétendent même qu'il n'aime que moi.

GILBERTE.

Alors, je vous en supplie, il faut que vous me rendiez un grand service. Seule ici, sans secours, c'est à vous que je me confie.

LE BARON.

Parlez.

GILBERTE.

On m'a indignement trompée. Sous prétexte de me mener chez un protecteur qui devait faciliter les débuts d'un jeune homme pour qui j'ai de l'affection...

LE BARON.

Comment!...

GILBERTE.

On m'a amenée ici. Ce protecteur, c'est le roi.

LE BARON.

Et vous n'avez pas envie d'être protégée par le roi?

GILBERTE.

Je mourrais plutôt.

LE BARON.

Grand merci pour Sa Majesté!

GILBERTE.

Certes, il me serait agréable que Lucien réussît, il me serait agréable de l'épouser; mais ce bonheur, je ne veux pas le payer d'un tel prix.

LE BARON.

Ce pauvre roi... vous le haïssez donc bien?

GILBERTE.

Je ne le hais pas, mais j'aime Lucien.

LE BARON.

Ah! voilà un amour qui ne ressemble pas beaucoup à ceux dont on me parlait tout à l'heure.

GILBERTE.

Nous nous aimons tous deux,  
Et jamais amoureux  
Ne furent plus heureux  
De dire leur tendresse;

## LE CAFÉ DU ROI.

Son talent m'appartient :  
 Quand le doute lui vient,  
 Une main le soutient,  
 La main de sa maîtresse ;  
 Amour, joie et chansons,  
 Tous deux nous nous aimons !  
 (Le marquis dans la coulisse.)

## REPRISE DU CHŒUR.

Le ciel est noir, disent les fous,  
 L'orage vient. Laissons-les dire,  
 Laissons-les trembler : le navire  
 Durera toujours plus que nous !

## LE BARON.

Vous voyez, ma pauvre enfant, les murs de Versailles ne veulent pas entendre vos paroles. Au-dessus de votre voix éclatent des voix plus fortes.

## GILBERTE.

Cela ne me dérangera pas, monsieur le baron. Je vous dirai que j'aime, et vous m'entendrez.

Contre les mauvais jours,  
 Admirable secours,  
 Nous chantons nos amours  
 Pour narguer la souffrance.  
 Du sort bravant les coups,  
 A ceux qui, comme nous,  
 Ont un rêve si doux  
 Il reste l'espérance !  
 Amour, joie et chansons,  
 Tous deux nous nous aimons.

## REPRISE DU CHŒUR.

Si l'on ne pouvait s'amuser,  
 A quoi servirait la puissance ?  
 Qui veut Paris pour un baiser ?  
 Pour cent baisers qui veut la France ?

(Ce chœur doit être chanté comme par des personnes qui s'endorment. Les voix vont en s'affaiblissant, et finissent par s'éteindre tout à fait.)

## GILBERTE.

Vous le voyez, les autres voix se taisent : cela est d'un heureux présage. Monsieur le baron, vous viendrez à mon secours.

## LE BARON.

Comment voulez-vous que je vienne à votre secours ?

## GILBERTE.

Ce marquis, il est parti en vous voyant, mais il va revenir tout à l'heure.

C'est probable.

LE BARON.

GILBERTE.

Il me forcera à mettre les diamants, les dentelles qui sont là, et qui m'attendent.

LE BARON.

Je vous plains bien sincèrement.

GILBERTE.

Ensuite il me conduira auprès du roi, sans doute.

LE BARON.

Eh bien ?

GILBERTE.

Eh bien, je vous en prie, monsieur le baron, vous avez l'air très-bon... Trouvez un moyen pour que l'on ne me conduise pas auprès du roi.

LE BARON.

Hein ? C'est à moi que vous demandez ?...

GILBERTE.

Oui... je vous en supplie !

LE BARON.

Oh ! par exemple !

GILBERTE.

Puisque vous avez du pouvoir ici.

LE BARON.

Mais personne n'a assez de pouvoir pour s'exposer au mécontentement de Sa Majesté, et puisque le roi vous attend...

GILBERTE.

Justement le roi m'attend... Il faudrait trouver un moyen pour qu'il m'attendît... toujours.

LE BARON, riant.

Et c'est à moi que vous vous adressez ?...

GILBERTE.

Je n'ai rencontré que vous.

LE BARON, la regardant.

C'est que justement, moi, j'avais d'autres projets, d'autres idées dans la tête.

GILBERTE.

Vous renoncerez à ces projets... je vous en prie... ne me refusez pas... J'aime, je vous l'ai dit... ne me refusez pas... sauvez-moi !

LE BARON.

Mais, mon enfant...

GILBERTE.

Promettez-moi de me sauver, si vous ne voulez pas que j'ouvre cette fenêtre (Se dirigeant vers la croisée.) et que...

## LE CAFÉ DU ROI.

LE BARON, la retenant.

Bon ! il ne manquerait plus que cela !... Ne me dites pas des choses pareilles, si vous voulez que nous restions bons amis... je n'aime pas les émotions violentes.

GILBERTE.

Promettez-vous ?

LE BARON.

Allons, puisque la protection du roi vous fait tant de peur... je veux bien essayer ; car je vous prévienne que ce n'est pas du tout facile, ce que vous me demandez là.

GILBERTE.

Oh ! à nous deux, nous réussirons... je vous promets d'obéir à vos conseils.

LE BARON.

Bien ! Quand le marquis reviendra, vous direz que vous consentez à tout.

GILBERTE.

A tout ?...

LE BARON.

Oui... Laissez-lui croire que vous êtes décidée à voir le roi... jouez à la favorite.

GILBERTE.

Mais...

LE BARON.

Il ne vous arrivera rien de fâcheux... je vous en donne ma parole de gentilhomme.

GILBERTE.

J'obéis, alors, et je ne demande plus rien.

LE BARON.

Pour commencer, allez vous parer des dentelles et des diamants que l'on vous a promis, et n'ayez pas peur.

GILBERTE.

Ce ne sont pas précisément les dentelles et les diamants qui me faisaient peur.

LE BARON.

Allons, fiez-vous à moi... (Gilberte sort par la gauche.)

## SCÈNE VII.

LE BARON, puis LE MARQUIS.

LE BARON.

Elle veut que ce soit moi qui empêche... il faut avouer que la situation est originale. Mais les choses ne tournent pas précisément comme on m'avait fait entendre qu'elles devaient tourner... et il faut bien avouer que pour mon premier souper... Allons, allons, je n'ai pas encore l'habitude...

elle me viendra sans doute. (Entre le marquis.) Vous voilà, marquis?... Où sont d'Ayen, Richelieu, Duras, Soubise?

LE MARQUIS.

Ils se sont retirés, monsieur le baron.

LE BARON.

Je vais rentrer chez moi, moi aussi... et vous laisser votre appartement... car vous avez l'air très-fatigué, marquis...

LE MARQUIS.

Je passerais dix nuits sans dormir pour le service de monsieur le baron.

LE BARON.

Je vous crois, marquis, je vous crois; mais c'est égal, vous avez l'air très-fatigué; vous n'êtes plus jeune... Je viens de causer avec notre protégée.. elle m'a demandé la chose la plus originale.

LE MARQUIS.

Sait-elle à qui elle a eu l'honneur de parler?

LE BARON.

Elle ne s'en doute pas, marquis... elle ne s'en doute pas... Elle vient de me quitter pour aller se mettre entre les mains de ses femmes.

LE MARQUIS.

Ah! elle est devenue raisonnable.

LE BARON, tout en se promenant.

Tout à fait raisonnable... Savez-vous, marquis, que vous vous exposez singulièrement pour m'être agréable?

LE MARQUIS.

Comment! je m'expose?...

LE BARON.

Certainement... Si l'anecdote vient aux oreilles du cardinal, il vous en voudra.

LE MARQUIS.

Oh! Son Éminence est à Meudon, et le cardinal n'a pas pour habitude de se lever de bonne heure.

LE BARON.

N'importe! s'il apprend la chose, vous serez en danger... D'abord, je suis franc... je vous préviens que je ne vous défendrai pas... J'aimais Villeroy bien autrement que vous, marquis; cependant, quand on me l'a enlevé, je me suis consolé en cinq minutes... Tenez-vous pour averti...

LE MARQUIS.

Je brave tout pour être agréable à M. le baron.

LE BARON.

C'est être très-brave, assurément... mais, enfin, le courage n'empêche pas la prudence. Soyons prudents, marquis, soyons prudents!

LE MARQUIS.

Je ne demande pas mieux.

LE BARON.

Je ne me soucie pas non plus, moi, d'avoir demain une figure de mauvaise humeur... Vous savez que le château est plein de valets qui sont aux gages du cardinal?

LE MARQUIS.

Je le sais.

LE BARON.

Donc, avant de conduire cette jeune personne, vous ferez bien de faire une petite ronde, afin de voir si tout le monde est bien endormi, et s'il n'y a pas dans quelque coin un indiscret.

LE MARQUIS.

Je n'y manquerai pas, monsieur le baron.

LE BARON.

Cela vaudra mieux pour vous et pour moi... Vous allez faire votre café tout à l'heure?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur le baron.

LE BARON.

Je souhaite que vous le réussissiez... Bonsoir, marquis!

LE MARQUIS.

Bonsoir, monsieur le baron! (Il reconduit le baron avec force salutations.)

## SCÈNE VIII.

LE MARQUIS, puis GILBERTE.

LE MARQUIS.

Allons, cette faveur que le cardinal de Fleury ne veut pas me faire accorder, j'espère bien que je l'aurai sans lui et malgré lui. (Entre Gilberte en grande toilette.)

GILBERTE.

Comment me trouvez-vous?

LE MARQUIS.

Salut au nouvel astre qui se lève sur Versailles!

GILBERTE.

Merci du compliment, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Vous avez sans doute changé de résolution?

GILBERTE.

Mon Dieu, oui... L'air qu'on respire dans ce palais m'a monté à la tête.

LE MARQUIS.

Ma foi, M. Lucien est un heureux drôle, et son opéra me paraît en bon chemin.

GILBERTE.

Certes, je ferai quelque chose pour ce jeune homme.

LE MARQUIS.

A la bonne heure ! voilà comment il faut être... Vous portez le luxe à merveille !

GILBERTE.

Des diamants et une belle robe!... Il ne me manque que des courtisans et des solliciteurs pour avoir l'air tout à fait d'une favorite.

LE MARQUIS.

Le courtisan est à vos pieds, madame, et, quant au solliciteur...

GILBERTE.

Je gagerais qu'il n'est pas loin.

LE MARQUIS.

Vous gagneriez.

GILBERTE.

Je me doutais bien que ce n'était pas exclusivement pour être agréable à Lucien que vous m'aviez amenée ici.

LE MARQUIS.

En effet, je puis tout vous avouer... Il s'agit ici des intérêts les plus graves.

DUO.

Vous allez avoir la puissance.

GILBERTE.

Mon cher marquis, c'est convenu.

LE MARQUIS.

Vous allez gouverner la France.

GILBERTE.

Mon cher marquis, c'est entendu.

LE MARQUIS.

Je vous en fais sincèrement

Mon compliment.

ENSEMBLE.

GILBERTE.

Fais-je pas bien mon personnage ?

Ne dirait-on pas qu'à la cour,

Admise dès mon plus jeune âge,

J'ai vécu jusqu'à ce jour ?

Continuons la comédie,

Mais sur nous veillons avec soin ;

Gardons que cette tromperie

N'aïlle trop loin.



## LE CAFÉ DU ROI.

LE MARQUIS.

Elle fait bien son personnage ;  
 Vraiment, on dirait qu'à la cour,  
 Admise dès son plus jeune âge,  
 Elle a vécu jusqu'à ce jour !  
 Continuons la comédie,  
 Et de flatter, ayons bien soin ;  
 La comédienne est très-jolie,  
 Elle ira loin.

GILBERTE.

Sollicitez-vous quelque grâce ?  
 Ne voulez-vous pas quelque place ?  
 Tout mon crédit vous est acquis.

LE MARQUIS.

Votre complaisance m'enchanté !  
 Je n'osais vous prier...

GILBERTE.

Timidité touchante !...  
 Je vous écoute, cher marquis !  
 (Elle s'assied sur le canapé.)

LE MARQUIS.

Voici le fait : une place est vacante,  
 Place excellente  
 Qui rapporte beaucoup de bien,  
 Beaucoup d'argent, et presque rien  
 A faire !  
 Il faut, si vous voulez me plaire,  
 Parler au roi,  
 Et me faire obtenir, à moi,  
 La place, et surtout, ma mignonne,  
 L'argent qu'avec la place on donne.

GILBERTE.

Quoi, seulement cela ?

LE MARQUIS.

Seulement.

GILBERTE.

En honneur !

C'est une modestie insigne.  
 On ferait mieux pour être digne  
 D'un dévouement aussi flatteur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Le roi va vous faire duchesse,  
 Et je veux, moi, pour vous prouver  
 Combien à vous je m'intéresse,  
 En peu de mots vous enseigner,

Vous expliquer, vous commenter  
Ce que me dicte ma sagesse.

GILBERTE.

Vos bons avis me seront précieux,  
La cour est, je le sais, un séjour dangereux.

LE MARQUIS.

D'abord, il faut veiller sur votre esprit ;  
Il faut parler pour ne rien dire ;  
Ce qu'on dit est toujours redit,  
Et cela quelquefois peut nuire  
Et nous jeter dans de grands embarras.

GILBERTE.

Marquis, je ne l'oublierai pas !

LE MARQUIS.

Il faut l'œil fixe sur le maître,  
Sourire aux gens qu'il flatte du regard.

Et, sans retard,

Prudemment méconnaître  
Ceux dont le roi se plaint tout bas.

GILBERTE.

Marquis, je ne l'oublierai pas !

LE MARQUIS.

Si quelqu'un, d'un air suppliant,  
Vous vient murmurer à l'oreille  
Qu'il voudrait une place à la mienne pareille,  
Il faut refuser net ; c'est le point important.

A Versailles plus qu'à la ville,  
Des humains l'engeance est fort vile ;  
Ceux qu'on oblige sont des ingrats.

GILBERTE, *finement*.

Marquis, je ne l'oublierai pas !

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

GILBERTE.

Fais-je pas bien ? etc.

LE MARQUIS.

Elle fait bien, etc.

GILBERTE.

Vous pouvez être tranquille... la place que vous m'avez  
demandée, je vous la donne.

LE MARQUIS.

Elle était promise à je ne sais quel vieil officier qui pré-  
tend l'avoir méritée.

GILBERTE.

Cela ne fait rien, c'est vous qui aurez cette place.

LE MARQUIS.

Je vous remercie beaucoup de cette promesse, et je ne doute pas de votre parole. Cependant, il ne me paraît pas inutile de la faire ratifier par une autre personne. (Il prend un flambeau.)

GILBERTE, effrayée.

Mon Dieu, est-ce que nous allons tout de suite ?...

LE MARQUIS.

Non, je vais être obligé de vous laisser seule un instant.

GILBERTE.

Ah !

LE MARQUIS.

Il faut que j'aie m'assurer qu'il n'y a personne dans les chambres que nous serons forcés de traverser.

GILBERTE.

Ah !... Allez, monsieur le marquis, allez. (Le marquis sort.)

## SCÈNE IX.

GILBERTE.

Mon Dieu, que j'ai eu peur !... Mais il va revenir... et mon défenseur qui m'abandonne !... Il m'avait bien promis cependant... Comment vais-je faire ?... (Entre le baron, venant du fond.) Ah ! je commençais à désespérer.

## SCÈNE X.

GILBERTE, LE BARON, LE MARQUIS, en dehors.

LE BARON.

Chut ! (Il ferme la porte du fond à clef, met la clef dans sa poche, et ferme également celle de droite en gardant la clef.)

GILBERTE.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites ? (Bruit de serrure.)

LE BARON.

Vous voyez, je vous enferme.

GILBERTE.

Mais vous vous enfermez avec moi ?

LE BARON.

Il le faut bien... Ce cher marquis fera une figure agréable quand il reviendra.

GILBERTE.

Vous croyez qu'il n'ouvrira pas ?...

LE BARON.

Je l'espère... C'est un point sur lequel nous allons être fixés, du reste.

GILBERTE.

Oui, voilà le marquis revenu. (On essaye d'ouvrir la porte.)

LE MARQUIS, en dehors.

Eh ! madame !...

GILBERTE.

Monsieur le marquis ?...

LE MARQUIS.

La porte est fermée !

GILBERTE.

Je le sais bien, monsieur le marquis, puisque c'est moi qui l'ai fermée.

LE MARQUIS.

On a ôté la clef !

GILBERTE.

Elle est dans ma poche.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

GILBERTE.

Cela veut dire que, ne me souciant pas d'aller rendre visite à Sa Majesté à une pareille heure, je me suis barricadée.

LE MARQUIS.

Vous vous croyez bien forte ?

GILBERTE.

Mais oui... Ayant l'honneur de vous prévenir, que s'il vous prenait la fantaisie de vouloir entrer par l'autre porte, vous la trouveriez également fermée.

LE MARQUIS.

Je vais tout bonnement enfoncer celle-ci.

GILBERTE, au baron.

Hein ? entendez-vous ce qu'il dit ?

LE BARON.

Qu'il va enfoncer...

GILBERTE.

Nous sommes perdus !

LE BARON.

Je me doutais que le zèle de ce cher marquis ne reculerait devant rien... Heureusement, le cas est prévu.

GILBERTE.

Il me semble entendre deux personnes parler maintenant...

LE BARON.

Oui... Écoutez... C'est la voix de Lebel.

GILBERTE.

Qu'est-ce que c'est que Lebel?

LE BARON.

Le valet de chambre du roi... un tout jeune homme... qui a de l'intelligence.

GILBERTE.

Il demande ce que cela veut dire, le marquis lui explique que je suis enfermée, mais qu'il va enfoncer la porte...

LE BARON.

Est-ce que Lebel ne répond rien?

GILBERTE.

Si fait! Il dit qu'il vaut mieux me laisser tranquille... que le roi vient de s'endormir, et qu'on risque, en enfonçant la porte, de réveiller Sa Majesté... Cela dit, il s'en va.

LE MARQUIS, dehors.

Madame!...

GILBERTE.

Monsieur le marquis?...

LE MARQUIS.

Soit, n'allez pas chez le roi, puisque vous vous obstinez; mais laissez-moi au moins rentrer chez moi.

GILBERTE.

Vous oseriez faire une pareille offense à Sa Majesté?

LE MARQUIS.

Il ne s'agit pas de faire une offense à Sa Majesté... il s'agit tout simplement de me coucher... Je ne puis aller retrouver mon lit sans passer par cette porte!

GILBERTE.

J'en suis fâchée, je n'ouvrirai pas.

LE MARQUIS.

Madame!...

GILBERTE.

Vous passerez la nuit sur un fauteuil... (On l'entend s'éloigner en grommelant.)

## SCÈNE XI.

GILBERTE, LE BARON.

GILBERTE.

Me voilà un ennemi déclaré sur les bras.

LE BARON.

Bon!... Nous saurons nous défendre contre lui... Que

cela ne vous inquiète pas... Commencez-vous à être plus tranquille?

GILBERTE.

Oui... mais il y a quelque chose qui m'a singulièrement froissée.

LE BARON.

Quoi donc?

GILBERTE.

Le roi qui s'endort... en m'attendant!

LE BARON.

Qu'est-ce que cela peut vous faire?

GILBERTE.

On n'est pas flattée...

LE BARON.

S'il n'y a que cela qui vous mécontente, rassurez-vous... Lebel a dit un gros mensonge.

GILBERTE.

Comment?

LE BARON.

Le roi est fort éveillé maintenant, je vous le jure... C'est moi qui ai ordonné à Lebel de dire qu'il dormait.

GILBERTE.

Vous avez osé cela?

LE BARON.

Dame! vous m'aviez dit de vous sauver... Il a bien fallu employer les moyens...

GILBERTE.

Mais c'est la disgrâce du roi, peut-être... Vous vous êtes exposé...

LE BARON.

Que m'importe! si je suis sûr de votre reconnaissance...

GILBERTE.

Oh! vous pouvez croire...

LE BARON.

Je croirai quand j'aurai des preuves... Ce que j'ai fait vaut bien un baiser, n'est-ce pas?

GILBERTE.

Monsieur le baron!...

LE BARON.

Dites?

GILBERTE.

J'en conviens... mais permettez-moi de vous faire observer... Vous m'avez sauvée de la protection royale, c'est vrai,

mais si, enfermée avec vous, je me trouve exposée à la vôtre, c'est absolument la même chose... L'avouez-vous?

LE BARON.

Parfaitement.

GILBERTE.

Croyez donc à ma reconnaissance sans preuve, et trouvez quelque chose pour passer le temps jusqu'au matin.

DUO.

LE BARON.

Tenez, un bon moyen pour passer notre temps.  
Aimez-vous le café?

GILBERTE.

Je l'aime.

LE BARON.

Moi, je l'aime beaucoup et je le fais moi-même,  
Et je le fais, sans compliments,  
D'une manière surprenante!

GILBERTE.

Vous?...

LE BARON.

Moi.

GILBERTE.

Alors, c'est tout comme le roi.

LE BARON:

Je me vante

De le faire aussi bien justement que le roi.

GILBERTE.

J'admire votre modestie,

Et de vous prendre au mot, je me sens grande envie.

LE BARON, à part.

Elle est bien belle!

Seul avec elle,

J'ai grand désir d'oublier mon serment!

Soitte promesse!

Pour sa jeunesse,

Un protecteur ne vaut pas un amant.

GILBERTE, de même.

Tous deux ensemble,

Hélas! je tremble!

Je doute un peu de ce beau dévouement.

Frayeur mortelle!

D'où me vient-elle?

N'oubliez pas, baron, votre serment!

LE BARON.

Ce cher marquis, pour nous plein de galanterie,

A justement laissé tout ce qu'il faut!...  
Commençons! voulez-vous? Ce sera fait bientôt.

GILBERTE.

L'admirable plaisanterie!  
Faisons donc du café... mais pour le faire bon  
Il faut du feu... Soufflez, baron.

LE BARON, étonné.

Moi, que je souffle?...

GILBERTE.

Eh! oui. Quelle figure!  
Vous avez l'air fort drôle, je vous jure!  
Vite à genoux et soufflez!...

LE BARON.

M'y voici!

(il se met à genoux et prend le soufflet.)

GILBERTE.

Baron, vous êtes bien ainsi!

LE BARON.

Puisqu'à tes pieds je suis, ma belle,  
Écoute-moi : de ma cervelle  
Tes yeux ont chassé la raison!...

GILBERTE.

Baron, soufflez... soufflez, baron!

LE BARON.

En ces lieux, j'ai quelqu'influence,  
Mignonne, aimes-tu la puissance?  
Aurais-tu de l'ambition?

GILBERTE.

Baron, soufflez! soufflez, baron!

LE BARON.

De mon cœur sois la souveraine!  
Aimes-tu les bijoux de reine?  
En veux-tu pour un million?...

GILBERTE.

Baron, soufflez! soufflez, baron!

LE BARON.

Ainsi, tu refuses, cruelle!

GILBERTE.

La chose est toute naturelle :  
Il serait contre la raison,  
Dédaigneuse d'un roi, d'écouter un baron!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Elle est si belle! etc.

LE BARON.

Gilberte...

GILBERTE.

Ah! baron, prenez garde!



## LE CAFÉ DU ROI.

Baron, qu'allez-vous faire là?...  
 Pendant qu'avec amour mon sauveur me regarde  
 Notre café s'en va !

LE BARON, finissant le café.  
 Du feu bien vite il faut l'ôter ;  
 Le voilà fait, le voulez-vous goûter?...  
 (Il verse.)

GILBERTE.  
 Volontiers, baron, il me tarde  
 D'apprécier votre talent !

LE BARON, en buvant.  
 Eh bien ?

GILBERTE, de même.  
 Il est exquis !

LE BARON.  
 N'est-ce pas ?

GILBERTE.  
 Délectable !

Vous êtes un homme admirable !  
 Je vous en fais mon compliment.  
 (Elle boit.)

LE BARON, se levant.

Nectar des rois et des artistes,  
 Café, breuvage merveilleux,  
 Tu les rends gais quand ils sont tristes,  
 Tu sais les consoler quand ils sont malheureux !  
 C'est par toi que l'homme plus sage  
 Rit du sort ;  
 C'est par toi qu'un cœur sans courage  
 Devient fort ;  
 C'est par toi que force personnes,  
 M'a-t-on dit,  
 Parlent bien : c'est toi qui leur donnes  
 De l'esprit.

ENSEMBLE.

Nectar des rois, etc.

LE BARON.

En voulez-vous encore ? (Ils versent leur café. En prenant le sien, le baron se met à fredonner.)

A nous le plaisir !  
 Savoir le saisir,  
 C'est là seulement  
 Vivre sagement.

GILBERTE.

Qu'est-ce que vous nous chantez là, baron ?

LE BARON.

Un air charmant... Il est de Lully.

GILBERTE.

De Lully, dites-vous? .. Je ne sais trop ce qu'en dirait Lully, s'il vous entendait.

LE BARON.

Vous vous moquez de moi. C'est un air que je sais parfaitement.

GILBERTE.

Voyons, chantez encore.

LE BARON.

A nous le plaisir!  
 Savoir le saisir,  
 C'est là seulement  
 Vivre sagement.  
 Dieu n'a fait les sons  
 Que pour les chansons ;  
 Le pied pour danser,  
 Le cœur pour aimer.

GILBERTE.

Baron, vous chantez faux !

LE BARON.

Par exemple !

GILBERTE.

Je suis fâchée de vous faire ce vilain compliment... mais vous chantez faux, et horriblement faux, encore !

LE BARON.

Je chante faux?... C'est facile à dire...

GILBERTE.

C'est aussi facile à prouver... Écoutez-moi, je vais dire cet air que vous prétendez chanter. (Chantant.)

A nous le plaisir !  
 Savoir le saisir,  
 C'est là seulement  
 Vivre sagement ;  
 Dieu n'a fait les sons  
 Que pour les chansons ;  
 Le pied pour danser,  
 Le cœur pour aimer.

LE BARON.

Je suis forcé de l'avouer... c'est beaucoup mieux que moi.

GILBERTE.

Vous êtes trop honnête.

LE BARON.

Maudit air !... Je croyais pourtant le tenir.

GILBERTE.

C'était une erreur, baron.

LE BARON.

Ainsi, je chante faux ?

GILBERTE.

C'est un malheur dont on peut se consoler.

LE BARON.

Voyez le caractère des courtisans... chacun ici me soutient que je chante juste.

GILBERTE.

Cela prouve que vous avez du crédit à la cour, beaucoup de crédit.

LE BARON.

Voyons donc !... (il chante.)

A nous le plaisir !

Savoir le saisir...

GILBERTE, le reprenant.

A nous le plaisir !

Savoir le saisir...

LE BARON, parlé.

Voilà, voilà, je le tiens !...

A nous le plaisir !

Savoir le saisir,

C'est là seulement

Vivre sagement !

(Parlé.) C'est un peu mieux comme cela, n'est-ce pas ?

GILBERTE.

Oui, c'est mieux.

LE BARON.

Écoutez !... (il chante.)

Dieu n'a fait les sons  
Que pour les chansons ;  
Le pied pour danser,  
Le cœur pour aimer.

GILBERTE.

Mieux encore.

LE BARON. Il chante.

Jeune fille !

La charmille...

GILBERTE, parlé.

Non, écoutez :

Jeune fille !

La charmille

Attire tes yeux là-bas :  
 On y danse  
 En cadence ;  
 Va, n'hésite pas,  
 Portes-y tes pas.

LE BARON, parlé.  
 J'y suis, écoutez :

Jeune fille !  
 La charmille, etc.

ENSEMBLE.

A nous le plaisir !  
 Savoir le saisir, etc.

GILBERTE, après le chant.  
 Ce n'est plus faux... c'est très-bien... Vous êtes un élève  
 surprenant !...

LE BARON.  
 J'en veux remercier mon professeur, car c'est vous dont la  
 grâce...

GILBERTE.  
 Doucement, s'il vous plaît, ne parlons pas, chantons...  
 Vous pouvez chanter maintenant sans trop irriter les mânes  
 de Lully.

LE BARON.  
 Un grand musicien que Lully !

GILBERTE.  
 Moi, j'aime mieux Rameau.

LE BARON.  
 Cela veut dire que M. Lucien adore Rameau.

GILBERTE.  
 Lucien est son élève... Si vous le voulez, je vous chanterai  
 une fantaisie qu'il a composée sur un air de son maître.

LE BARON.  
 Si c'est vous qui chantez, j'écouterai tout ce que l'on vou-  
 dra (Le baron s'assied sur le canapé.)

GILBERTE.

Air :

Quel désespoir  
 D'être sans esprit à mon âge !  
 Quel désespoir  
 J'en pleure du matin au soir !  
 Je vois un habile homme,  
 Que pour l'esprit on renomme !  
 Monsieur, dites-moi comme  
 Je dois faire pour en avoir.

Quel désespoir  
 D'être sans esprit à mon âge !  
 Quel désespoir  
 J'en pleure du matin au soir.  
 (Elle continue en variant le motif.)

LE BARON.

C'est très-joli, mignonne !

GILBERTE.

N'est-ce pas ?

LE BARON.

Oui, l'air est très-joli... Quant aux paroles, elles m'ont semblé assez piètres... mais le sentiment qu'elles expriment est un bon sentiment... L'esprit des femmes, c'est l'amour, et cet esprit-là, elles font bien de courir après quand elles sont sottes... et aussi quand elles sont spirituelles.

GILBERTE.

Voici le jour, bientôt !

LE BARON.

Le jour est loin encore... Lucien est un garçon de talent... N'a-t-il pas fait autre chose?... Chantez-le-moi ; je ne me laisserais pas de vous entendre.

GILBERTE.

Oui... mais je me laisserais de chanter.

LE BARON.

Ah !

GILBERTE.

Je n'ai pas l'habitude de veiller si matin, et je sens bien que, malgré mes efforts et le café, je ne vais pas tarder à m'endormir.

LE BARON.

Hein ?

GILBERTE.

Pardonnez-moi... (Elle s'étend sur un sofa.)

LE BARON.

Eh bien, qu'est-ce que vous faites là ?

GILBERTE.

Vous le voyez... je m'assois sur le sofa, et je me dispose le mieux possible...

LE BARON.

Quoi !... vous allez dormir près de moi, sans crainte ?

GILBERTE.

N'ai-je pas votre parole?... Je me confie à vous... défendez-moi contre le roi... Ah ! avant de m'endormir, je vous fais

deux prières... Ouvrez toutes les portes à l'opéra de Lucien!

LE BARON.

Je tâcherai.

GILBERTE.

De plus, le marquis qui devait me présenter, sollicite une place.

LE BARON.

J'ai entendu parler de cela, je crois.

GILBERTE.

Faites donner la place au vieil officier qui la mérite.

LE BARON.

Je vous le promets.

GILBERTE.

Mes yeux se ferment malgré moi ; veillez sur votre protégée... je me confie à votre honneur.

LE BARON.

Vous avez raison... Dormez sans crainte... (Elle s'endort.) Elle dort, ma foi! Elle est bien jolie... Oui, mais j'ai donné ma parole de gentilhomme.

COUPLETS.

I.

C'est un enfant  
 Qui s'est endormi sous ma garde ;  
 En souriant,  
 Elle dort tout comme un enfant!  
 Que de beauté!  
 Malgré moi, quand je la regarde,  
 Ma volonté  
 Faiblit devant tant de beauté!  
 Tout doucement,  
 Ne l'éveillons pas, prenons garde!  
 En s'endormant,  
 Elle a compté sur mon serment.

II.

C'est une enfant  
 A la figure enchanteresse!  
 Un jeune amant  
 Convierait fort à cette enfant!  
 Il faut oser,  
 Je l'aime... Au diable la sagesse!  
 Vite un baiser.  
 A dix-huit ans, il faut oser.  
 Hé! doucement,  
 Souvenons-nous de ma promesse,  
 En s'endormant  
 Elle a compté sur mon serment.

(Parlé.) C'est égal... Si l'on me voyait là, en train de marcher de long en large... cet abominable Richelieu rirait à se tortiller... et les autres... Ah! l'on est bien malheureux de vivre au milieu de gens qui ne croient à rien!... Je déclare que je me trouve aussi remarquable que Trajan... Est-ce Trajan ou Scipion? Je ne sais plus au juste. (On entend le bruit d'une voiture qui arrive.) Qu'est-ce que cela, à une pareille heure? (Il regarde par la fenêtre.) La livrée du cardinal!... Oh!... (Il s'éloigne vivement de la fenêtre. Gilberte se réveille.)

GILBERTE.

Qu'y a-t-il donc, vous m'avez réveillée?...

LE BARON.

Oui... la fenêtre à côté s'est ouverte... le marquis, sans doute, machère enfant... Il faut que je vous quitte tout de suite. (Il va à la porte de droite et l'ouvre.)

GILBERTE.

Vous me laissez seule?

LE BARON.

Oh! ne craignez rien... il est même inutile de refermer la porte... Si le marquis vient, offrez-lui hardiment de vous laisser conduire chez le roi... Après ce qu'il vient de voir en se mettant à la fenêtre, il n'en sera pas tenté...

GILBERTE.

Mais, expliquez-moi...

LE BARON.

Je n'ai pas le temps, je me sauve! (Il sort par la droite.)

## SCÈNE XII.

GILBERTE, puis LE MARQUIS.

GILBERTE.

Que je dise au marquis de me conduire!... Si j'y comprends un mot... Ma foi, je ne me suis pas mal trouvée, jusqu'à présent, d'obéir sans comprendre... Continuons!... (Entre le marquis, la figure toute décomposée.)

LE MARQUIS.

C'est le cardinal!... S'il allait apprendre que j'ai voulu... il ne me manquerait plus que cela.

GILBERTE.

Oh! monsieur le marquis, quelle figure!

LE MARQUIS.

Riez, madame, mais vous ne rirez pas toujours; je me vengerai...

GILBERTE.

Allons! c'était tout bonnement une plaisanterie... conduisez-moi où vous voudrez...

LE MARQUIS.  
La Bastille pour l'homme que vous aimez.

GILBERTE.  
Conduisez-moi près du roi !

LE MARQUIS.  
Et quant à vous...

GILBERTE.  
Je veux que vous me conduisiez... Allons !... (Elle fait un pas vers la droite.)

LE MARQUIS.  
Mais où allez-vous ?

GILBERTE.  
Chez le roi.

LE MARQUIS.  
Par exemple !

GILBERTE.  
Vous refusez ?

LE MARQUIS.  
Oui, je refuse ! (Rentre le baron.)

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LE BARON, du fond.

LE BARON.  
Et pourquoi, marquis, refusez-vous de conduire madame chez le roi ?

LE MARQUIS.  
Moi, monsieur le baron ?... mais...

LE BARON, sévère.  
Vous vous êtes moqué de moi, marquis, cela est grave.

LE MARQUIS.  
Ce n'est pas moi qui ai refusé de conduire madame... mais elle s'est enfermée...

GILBERTE.  
Il y a deux heures que je demande à aller trouver Sa Majesté... mais monsieur le marquis s'oppose...

LE MARQUIS, tremblant.  
Je vous en prie, monsieur le baron, ne croyez pas... ne m'en veuillez pas...

LE BARON, riant.  
Moi, je ne vous en veux pas du tout.

LE MARQUIS.  
Oh ! merci.

LE BARON, sérieux.  
Mais, il y a le cardinal qui vient d'arriver, et qui, tout à



l'heure, a été fort surpris d'apercevoir votre figure à une fenêtre.

LE MARQUIS.

Ah! mon Dieu!... Son Éminence sait...

LE BARON.

Je vous avais prévenu que je ne vous défendrais pas.

LE MARQUIS.

Je suis perdu!

LE BARON.

Le cardinal a griffonné trois ou quatre lignes que voici.

LE MARQUIS.

Pour moi?... (A part.) Un ordre d'exil!

LE BARON.

Non... pas vous, marquis... (A Gilberte.) Pour vous. (Il lui remet le papier.)

GILBERTE.

Pour moi?

LE BARON.

Oui, pour vous.

FINALE.

GILBERTE, déchirant l'enveloppe.

Ordre de jouer au plus vite

L'opéra de monsieur Lucien;

Puis un brevet qui donne à cet homme de bien,

A cet officier de mérite,

La place...

LE MARQUIS.

Ah! diable!

LE BARON, à Gilberte.

Êtes-vous satisfaite!

GILBERTE.

Oui certes... Cependant,

Pour que la grâce soit complète,

Au bas de ces papiers, détail fort important,

Il nous faudrait le nom du roi.

LE BARON.

Ah! c'est juste, donnez-le-moi!

Je veux que rien ne manque à ce que j'ai promis.

GILBERTE.

Vous vous chargez de cette signature?

LE BARON.

Volontiers; justement, je m'appelle Louis.

GILBERTE.

Comme Sa Majesté?

LE BARON.

Vous l'avez dit, comme Sa Majesté!

(Il signe les deux papiers.)

GILBERTE.

Quoi, vous seriez...

LE BARON.

Que voulez-vous! ma belle,

De la protection du roi,

Vous semblez avoir une frayeur mortelle!!

J'ai dû vous protéger malgré vous... contre moi.

GILBERTE.

Ah! sire...

LE BARON.

Allons, prenez, mignonne,

Ces deux brevets que je vous donne ;

Je les dois bien, en vérité,

Au maître remarquable, au professeur auguste,

Qui, tout à l'heure, en prenant du café,

Vient de m'apprendre à chanter juste.

(Revenant à la table.)

Nous n'avons, ma foi, pas tout pris,

Pour vous remettre, en voulez-vous, marquis ?

ENSEMBLE.

Nectar des rois et des artistes,

Café, breuvage merveilleux!

Tu les rends gais, lorsqu'ils sont tristes,

Tu sais les consoler quand ils sont malheureux!...

FIN.